ROSSIGNOL Benoît*

LA PESTE ANTONINE (166 AP. J.-C.)

Résumé : L'examen de l'historiographie de l'épidémie dite "peste antonine" et de certaines questions méthodologiques relatives à l'écriture de son histoire amène à insister sur l'hétérogénéité de nos sources et la nécessaire prudence quant à leur exploitation. Il faut se garder de confondre antériorité et causalité dans l'examen des conséquences de l'épidémie. Deux exemples sont analysés : les oracles liés aux épidémies et la question de l'origine de l'épidémie lors de la prise de Séleucie.
Mots-clés : peste antonine ; épidémie ; Marc Aurèle ; oracle ; Séleucie du Tigre ; catastrophe ; historiographie

antonine plague ; epidemic ; Marcus Aurelius ; oracle ; Seleucia on the Tigris ; disaster ; historiography

Citation : publié dans *Hypothèses 1999. Travaux de l'École doctorale d'histoire de l'Université de Paris-I Panthéon-Sorbonne*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2000, pages 31-37.

Épidémie la mieux documentée de l'antiquité[1], la "peste" antonine occupe une place de choix dans l'historiographie des modernes : pour beaucoup elle signe la fin de l'âge d'or des antonins, le début de la crise de l'Empire et du paganisme. Il est vrai que les sources littéraires antiques parlent de son ampleur inouïe et soudaine, de ses dégâts catastrophiques, de la panique provoquée. Mais pour peu qu'on les observe de près, on doit constater une diversité irréductible des sources antiques : un rhéteur hypocondriaque (Aelius Aristide), un satiriste sceptique (Lucien), un médecin ambitieux (Galien), un apologiste (Orose), un historien faussaire (auteur de l'*Histoire Auguste*) et pour le retour de l'épidémie sous Commode, deux historiens grecs (Dion Cassius, Hérodien)...

---

* Thèse de doctorat en cours sur l'État romain en guerre durant le règne de Marc-Aurèle sous la direction de M. Christol. Université de Paris I (AMN à Clermont - Ferrand II)

[1] Pour un état de la question : J. F. GILLIAM, "The Plague under Marcus Aurelius.", *American Journal of Philology*, 82, 1961, p. 225-251 (=*Roman Army Papers*, Mavors II, Amsterdam, 1986, p. 227-254) qui faisait aussi le point sur l'historiographie ; A. DEGRASSI, "Epigraphica 1 ; 5 : Testimonianze epigrafiche vere o presunte di epidemie della età imperiale in Italia.", *Memorie dell'Academia Nazionale dei Lincei, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, ser. VIII, vol. IX, 1963, p. 154-161 (= *Scritti vari di antichità* (3), Venise et Trieste, 1967, p. 19-28) ; J. WISEMAN, "Gods, War and Plague in the Time of the Antonines.", *Studies in the Antiquities of Stobi*, Belgrade, 1973, p. 152-183 (cf. *Bulletin Épigraphique*, 1974, 337). ; L. ROBERT, *A travers l'Asie Mineure, Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographes*, BEFAR 239, Paris, 1980, p. 393-421 ; F. GRAF, "An Oracle Against Pestilence from a Western Anatolian Town", *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik (ZPE)*, 92, 1992, p. 267-277 ; R. P. DUNCAN-JONES, "The impact of the Antonine plague.", *Journal of Roman Archaeology*, 1996, p. 108-136 ; U. EHMIG, "Die Auswirkungen der Pest in antoninischer Zeit.", *ZPE*, 122, 1998, pp. 206-207 ; nous adhérons amplement aux analyses de J.-M. CARRIE et A. ROUSSELLE, *L'Empire romain en mutation*, Paris, 1999, p. 521-527.

On a essayé de leur rattacher diverses autres sources : archéologiques, papyrologiques et surtout épigraphiques. Mais de nombreux problèmes de datation et d'interprétation apparaissant sur de tels documents, il semblait de plus en plus difficile de les regrouper dans une interprétation d'ensemble de l'événement. Paradoxalement, l'historiographie générale de l'Empire romain insistait sur la gravité et les conséquences de l'épidémie (dépopulation, pauvreté, invasion...) en citant à l'appui l'article de synthèse de James Franck Gilliam (cf. n. 1) qui relativisait considérablement les conséquences et les effets supposés de la peste. Plus récemment Richard Duncan-Jones (cf. n. 1) a tenté d'évaluer les effets de la peste grâce à une quantification des sources : les conséquences de la peste se manifestant par une baisse sensible de la quantité de sources disponibles. Une telle baisse apparaît dans de nombreuses séries documentaires datant du règne de Marc-Aurèle (monnaies, inscriptions datées, briques estampillées, baux égyptiens). Si la démonstration est incontestable, son interprétation est discutable. La petite crise qui marque le milieu du règne de Marc-Aurèle apparaît très nettement, mais est-elle seulement imputable à la peste ? Ces manques soudains dans nos séries documentaires ne peuvent-ils pas aussi provenir des famines, des invasions, des révoltes qui marquent le règne ? Ne peut-on comprendre la peste plutôt comme un symptôme, que comme la cause première de la crise ?

Ces questions ne sont pas nouvelles. À partir des différents documents antiques, une vulgate s'est peu à peu élaborée dans l'historiographie moderne. La peste apparaît lors de la guerre parthique de Lucius Verus, plus précisément lors de la prise de Séleucie par ses généraux en 166. Elle oblige l'armée romaine à une retraite difficile, l'empêchant de profiter de la victoire militaire. Retournant à Rome, l'armée emporte la maladie et la répand dans l'Empire. À Rome et en Asie Mineure, l'épidémie frappe terriblement, entraînant des réactions religieuses proches de la panique. L'Empire doit pourtant faire la guerre aux Germains. Mais la peste touche profondément l'armée qui est si affaiblie qu'elle ne peut résister aux barbares dans un premier temps. La situation est redressée par des recrutements extraordinaires. La peste s'éloigne relativement, mais elle s'est traduite par un profond choc psychologique et démographique. L'Empire est affaibli et entre dans un âge d'angoisse et de crédulité. Quelques années plus tard, une nouvelle épidémie se propage durant le règne de Commode.

Si la vulgate est rarement exprimée telle quelle, on a là un schéma narratif qu'il est facile de retrouver, plus ou moins complet et plus ou moins nuancé, dans nombre d'ouvrages. Ce récit n'est pas en lui-même illégitime car il se fonde sur l'interprétation des sources antiques, et chaque épisode peut-être confronté à diverses sources. Pourtant, nous ne pouvons nous contenter de cette approche. En effet, l'état de nos sources invite à les considérer plus profondément. Car le récit traditionnel recèle trois inconvénients majeurs :

- il met sur un même niveau d'interprétation des sources dont nous avons déjà signalé l'hétérogénéité ;

- il pose comme acquis des liens de causalités qui ne sont - au mieux - que probables ;

- il anticipe largement sur d'autres interprétations historiques portant sur l'histoire de l'Empire romain après Marc-Aurèle.

Il est facile de constater que ces trois inconvénients découlent largement l'un de l'autre. Par exemple, si l'on admet que les documents évoquant la perception religieuse de l'épidémie ne se rapportent qu'à elle et sont foncièrement nouveaux et originaux, il est facile de postuler un lien de causalité entre l'épidémie catastrophique et un certain climat d'anxiété religieuse, et par ce climat l'on veut aisément expliquer la progression de nouvelles formes de religiosité, chrétiennes ou orientales.

Si l'évolution de l'historiographie moderne de l'épidémie est aisée à suivre, le destin de la peste dans l'historiographie ancienne est plus difficile à retracer. On peut rapidement schématiser en affirmant que l'on dispose de sources contemporaines qui ne furent pas écrites dans un but historiographique (Galien, Aelius Aristide, Lucien…) et de textes historiographiques beaucoup plus tardifs (*Histoire Auguste*, Ammien Marcellin, Eutrope, Orose, Jérôme) qui relatent l'épidémie en résumant ou reprenant des textes aujourd'hui perdus. Le retour de l'épidémie sous Commode dispose lui de narrations quasi contemporaines (Hérodien, Dion Cassius). On constate, en général, que l'épidémie semble plus grave selon les sources tardives que selon les sources contemporaines. Il est difficile d'expliquer ce paradoxe, qui n'est peut-être dû qu'à la nature des sources contemporaines que nous possédons - ni Lucien ni Galien n'ont intérêt à grossir l'importance de l'épidémie. En revanche nous pouvons soupçonner que les sources tardives utilisent des documents qui témoignaient déjà d'un travail narratif sur la catastrophe. Dès lors, il semble que l'on ait tout à gagner à reconsidérer ce que l'on peut savoir de la peste antonine. Il s'agit bien alors de voir comment l'historien peut aborder une catastrophe et d'examiner les contraintes méthodologiques que cela suppose.

Pourquoi parler de catastrophe ? Tout d'abord parce que la peste est ressentie comme telle par une partie non négligeable de ses contemporains, et qu'en conséquence elle apparaît ainsi dans nombre de nos sources. Si le latin et le grec ignore le terme "catastrophe" dans son acception actuelle, pour ne l'utiliser que dans le sens littéraire, les deux langues utilisent un vocabulaire assez riche pour qualifier les fléaux et les calamités. *Pestis*, *lues*, *labes* peuvent désigner, en latin, l'épidémie mais ont aussi une connotation bien plus large. Les épidémies sont loin d'être exceptionnelles dans l'histoire de Rome et de son empire, mais certaines se distinguent de cette récurrence banale des fléaux. Les sources les individualisent en précisant le vocabulaire à l'aide d'adjectifs ou de périphrases signalant leur particularité : c'est "une peste à nulle autre pareille"[2]… jusqu'à la prochaine. La peste antonine est plus terrible encore car son souvenir est pérenne et n'est pas diminué par les

[2] SUETONE, *Divus Titus*, VIII, 6-9.

épidémies qui la suivent. Dans les narrations abrégées de l'histoire romaine et dans les chronologies, elle devient un repère[3], un summum.

Le nombre élevé de sources rendant compte de l'épidémie conforte cette impression. Plusieurs d'entre elles témoignent d'un fait qui peut passer pour largement inédit : on a conscience que la maladie touche toutes les régions de l'Empire, donc du monde. Une telle affirmation existait déjà dans certains récits d'épidémie, à commencer par le récit archétypal, celui de Thucydide (II, 47-55). Mais l'unification de l'Empire permettait de constater et de vérifier cette ampleur, au moins pour un petit nombre de dirigeants et de lettrés capables de rassembler et de recouper les informations. Cela suppose aussi une rapidité de diffusion assez élevée de l'épidémie et une attention maintenue de la part de ses premiers chroniqueurs. Localement cependant, pour ceux dont l'horizon est restreint à leur cité, à leur région, la perception est autre, et peu doivent faire la différence entre cette peste et les autres.

Par delà l'ampleur et la virulence particulière de la peste antonine, nous retrouvons cependant les caractéristiques ordinaires de la perception antique des épidémies. Pour la médecine antique, centrée sur le malade et non sur un agent pathogène spécifique, la contagion n'est explicable que par un dérèglement du climat ou de l'environnement. Depuis Hippocrate, le désordre des airs, des eaux, des lieux explique le désordre simultané des corps. C'est alors le nombre de victimes qui décèle l'épidémie, qui "frappe sans distinction tous les âges et toutes les constitutions"[4]. Mais le désordre des lieux est imputable à diverses causes, beaucoup y voient des miasmes perturbant les humeurs envoyés par les dieux. Au déséquilibre naturel qu'est la contagion correspond le déséquilibre religieux. Celui-ci peut répondre à un déséquilibre social. L'épidémie est alors représentée comme irradiant d'un point où a eu lieu la perturbation originelle. Un récit repris par Ammien Marcellin comme par le rédacteur de l'*Histoire Auguste*[5], et sans doute postérieur de quelques années au déclenchement de la peste, montre comment la rupture d'un serment par l'armée romaine entraîne le sac de Séleucie et le sacrilège. Le pillage d'un temple libère des miasmes mortels qui envahissent l'Empire. Il faut trouver le lieu et l'acte du déséquilibre primordial : une origine et un sens à la catastrophe. Au sacrilège initial de Séleucie, on peut opposer celui des chrétiens qui irritent les dieux[6]. Le déséquilibre social n'est plus ponctuel mais diffus, omniprésent : car si le déséquilibre naturel ne peut être apaisé par la médecine, ni le déséquilibre religieux par les rites, c'est que la menace est constante et secrète. Il s'agit d'un complot de magiciens et de criminels[7]. La catastrophe épidémique est un moment qui exige du sens car les choses et les faits ne correspondent plus à eux-mêmes. Qu'en quelques mois cette situation ait semblé s'étendre à l'Empire la distingue des autres épidémies. Et nous

---

[3] Par exemple dans EUTROPE, *Breviarum ab urbe condita,* VIII, 12, 2.
[4] RUFUS D'ÉPHESE d'après *Œuvres d'Oribase*, XLIV 17, 1-5, éd. et trad. C. BUSSEMAKER et C. DAREMBERG, vol. 3, Paris, 1858, p. 607-608.
[5] AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XXIII, VI, 24 ; S.H.A., *Vita Veri*, VIII, 1-2.
[6] OROSE, *Histoires*, VII, 15, 4-7.
[7] DION CASSIUS, LXXIII, 14-15, 3-4.

constatons alors comment la connaissance du fait est difficilement dissociable de sa perception et des narrations qu'organisent nos sources.

Il faut alors être conscient qu'elles ne nous disent pas véritablement ce que nous attendons souvent d'elles : un bilan, un tableau de son impact. Si pour l'historiographie moderne, la peste antonine est qualifiée de catastrophe, c'est souvent en fonction de conséquences supposées. Seul Dion Cassius[8] indique un nombre de victimes, qu'il serait bien risqué d'interpréter, et l'apport de la documentation papyrologique - qui mentionne la peste en Égypte[9] - est loin d'être clair. Les séries quantitatives dégagées par Richard Duncan-Jones[10] peuvent se rapporter à d'autres facteurs : elles éclairent une situation, mais sans l'expliquer. La pathologie elle-même nous échappe[11] : le regard des médecins et savants antiques est tel que tout diagnostic rétroactif est risqué. L'impact de la peste n'est pas niable, mais ses effets et conséquences nous échappent très largement.

Ainsi, les catastrophes sont souvent considérées comme des révélateurs, et dans l'historiographie moderne la peste antonine a eu cette fonction. Elle fut aussi considérée comme un déclencheur, en particulier dans le domaine religieux. La perception religieuse de l'épidémie est essentiellement relatée par l'*Histoire Auguste*[12] et par Lucien dans son pamphlet contre Alexandre le faux prophète[13]. Il faut ajouter à ces sources littéraires une inscription grecque qui corrobore très précisément le texte de Lucien[14]. Six autres inscriptions[15] relatent, plus ou moins longuement, des oracles au sujet de "peste(s)" (*loimos*). Elles sont datées des environs du deuxième siècle de notre ère, sans que l'on puisse être véritablement plus précis, ni même établir une chronologie relative. Néanmoins, on les a souvent rapportées à l'épidémie de 166. Le sens qu'elles peuvent avoir dépend en grande partie de la chronologie que l'on suppose. Réparties sur tout le siècle, elles témoignent de calamités locales ponctuelles et de leur prise en charge par des rites ordinaires, groupées après 166, elles reflètent le climat religieux provoqué par la peste. À ces rites délivrés par un sanctuaire traditionnel - Claros - s'ajouteraient ceux d'Alexandre, bien différents, signes d'une religiosité nouvelle, d'une angoisse et d'une crédulité déclenchées par la

---

[8] LXXIII, 14,3.

[9] En dernier lieu cf. R.S. BAGNALL et B.W. FRIER, *The Demography of Roman Egypt*, Cambridge, 1994, p. 173-177.

[10] R.P. DUNCAN-JONES, *op. cit.*

[11] Par commodité nous utilisons le terme "peste" qui n'a rien ici de strictement médical et n'est que la traduction conventionnelle des termes antiques.

[12] S.H.A., *Vita Marci*, XIII, 1-6 ; XXI, 6.

[13] LUCIEN, *Alexandre le faux prophète*. Édition et traduction par M. Caster, *Études sur Alexandre ou le faux prophète de Lucien*, Paris, 1938, LXV-102 p.

[14] Cf. L. ROBERT, *op. cit.*, p. 404.

[15] Cf. J. STAUBER et R. MERKELBACH, "Die Orakel des Apollon von Klaros", *Epigraphica Anatolica*, 27, 1996, n° 2, 4, 8, 9, 11, 18 ; F. GRAF, *op. cit.* ; H. W. PARKE, *The Oracle of Apollo in Asia Minor*, Londres, 1985, p. 150-157 et p. 249-250 ; L. ROBERT, *op. cit.*

peste[16]. En fait, une approche plus précise montre une situation plus complexe. Il est fort probable que les oracles se rapportent à diverses épidémies : le deuxième siècle est l'âge d'or de tels oracles. Mais certains ont probablement aussi à voir avec la peste antonine, l'un d'eux, au moins, fait allusion à Alexandre et à son dieu, Glycon[17]. Dès lors, la fiabilité du texte de Lucien - souvent décriée - rejaillit, d'autant plus que le texte de l'oracle d'Alexandre contre la peste a été retrouvé sur une inscription[18], mais en même temps sa partialité et son orientation apparaissent. Alexandre n'est pas à part dans le climat religieux de son temps, il en respecte encore les règles essentielles même s'il les pousse à leur limite extrême[19]. L'événement catastrophique qu'est la peste antonine le mobilise ainsi que d'autres "compétences", mais elle ne déclenche pas un changement de "mentalité". La catastrophe s'insère dans un donné culturel, mais elle le déborde aussi, lui donne un aspect propre : celui de l'événement. Dès lors, même si toutes les inscriptions ne se rapportent pas à la peste antonine, on ne peut comprendre la perception religieuse de cette dernière en dehors de ce que les inscriptions nous apprennent et c'est ainsi qu'il nous faut les insérer à notre narration de la peste, avec le témoignage de Lucien, et d'autres encore.

L'événement catastrophique n'entretient donc pas de rapports simples de causalités et de représentations avec la société qu'il frappe. C'est à chaque fois un contexte particulier qu'il faut saisir, et par-delà la matérialité du fait - bien difficile à retracer dans notre cas - des stratégies de discours qu'il faut comprendre. Si la catastrophe est un repère puissant pour son contemporain, elle est un attracteur séduisant pour les historiens actuels. Elle offre une date, un récit, un enchaînement causal - quand "après la peste" devient très vite "à cause de la peste"[20] - auquel on peut rattacher des documents. Mais la prudence doit être de rigueur, et il faut saisir la spécificité de chaque document.

Nous en proposerons un dernier exemple. Nous avons vu le récit qui situe la contamination initiale à Séleucie en 166, et l'explication du retrait romain par cette contamination[21]. Mais peut-on occuper une ville pillée ? Y faire vivre une armée ? La retraite est logique bien qu'en effet difficile, et

---

16 Voir ainsi K. STROBEL, *Das Imperium romanum im "3. Jahrhunder". Modell einer historischen Krise ?* Stuttgart, 1993.

17 L. ROBERT, *op. cit.*, p. 407-408. En revanche, l'argumentation de F. GRAF, *op. cit.* à propos de l'inscription d'Éphèse semble très fortement contrariée par le fait que la pierre est utilisée en réemploi.

18 Originellement publiée par P. PERDRIZET, *CRA. inscr.*, janvier 1903, p. 62-66, reprise par M. CASTER, *op. cit.*, p. 58-59, resignalée par L. ROBERT,*op. cit.*, p. 404.

19 Cf. P. BROWN, *Genèse de l'Antiquité tardive*, trad. fr., Paris, 1983, p. 89-96.

20 Cf. G. DIDI-HUBERMANN, "Feux d'images : un malaise dans la représentation au XIVème siècle", préface à M. MEISS, *La peinture à Florence et à Sienne après la Peste Noire. Les arts, la religion, la société au milieu du XIVème siècle*. trad. fr., Paris, 1994, p. I-IL.

21 *E. g.* B. ISAAC, dans son livre pourtant excellent : *The Limits of Empire, the Roman Army in the East*, Oxford, 1993, p. 30.

marquée par la faim et la maladie[22]. Mais il n'y a là rien d'exceptionnel : c'est un aspect très courant des offensives romaines en Orient[23], qui sont loin d'avoir toutes rapportées la peste. Celle-ci semble même avoir frappé Aelius Aristide en 165, et épouvanté Galien avant le retour de l'armée à Rome[24]. Incontestablement le passage de l'armée dût accroître et diffuser l'épidémie, mais cela ne saurait suffire à faire de la victoire de Séleucie[25] un épisode si noir et le point de départ de l'épidémie. Certes, Lucien signale un auteur empruntant à Thucydide le récit d'une peste à Nisibe[26], mais cette "épidémie" ne peut guère prétendre à une extrême gravité. Peut-être faut-il alors penser que le récit conservé par Ammien et par l'*Histoire Auguste*[27] garde trace d'une histoire écrite après la trahison du vainqueur de Séleucie, Avidius Cassius, et cherchant à noircir ses faits d'armes, pour faire rejaillir ceux de l'empereur légitime[28].

L'épidémie fut donc un moment marquant, dans tous les sens du terme. Par son ampleur inouïe, elle s'imposa comme un repère temporel puis historique essentiel, contaminant et attirant vers lui les autres événements : la prise de Séleucie et le retour de l'armée à la fin de la guerre ou des aléas plus individuels comme la santé d'un rhéteur, la popularité d'un prophète ou encore la condamnation de chrétiens au supplice. Épisodes qui ont pu être ou non, au demeurant, en partie influencés et déterminés par la peste et par les réactions qu'elle pouvait provoquer. Les années passant et de nouveaux événements - plus ou moins liés aux événements contemporains du fléau - venant s'intercaler entre le déclenchement de l'épidémie et les rédacteurs des témoignages, les relectures se multiplient, se contaminent, se masquent. Il faut donc retrouver l'orientation singulière de chacun de ces témoins, comme autant de strates d'une histoire plurielle, *en train de se faire*. Nous ne saurions non plus trancher abruptement lorsque les documents ne sont pas explicites ou ne répondent pas aux critères désirés : les lacunes mêmes de ces documents sont pleines d'enseignements sur la société dans laquelle se manifesta la catastrophe.

---

22 DION CASSIUS, LXXI, 2, 4.

23 *E. g.* DION CASSIUS LXXV, 2 ; LXXVI (LXXV), 9, 5 (Cary, p. 219) ; S.H.A., *V. Severi* XVI, 1-2 ; *V. Alex. Sev.*, LVII, 3 ; *V. Claud.*, XII, 2 ; *Gord.* XXVI ; HERODIEN, III, 9, 6.

24 AELIUS ARISTIDE, *Discours Sacrés*, trad. A. J. FESTUGIERE, Paris, 1986, p. 58 (Keil, XLVIII, 44) ; la bibliographie sur Galien étant pléthorique nous renvoyons à l'ouvrage commode de P. MORAUX, *Galien de Pergame, Souvenirs d'un médecin*, Paris, 1985, p. 102-107 et à GALIEN, *Traités philosophiques et logiques*, trad. fr. par P. PELLEGRIN, C. DALIMIER et J.-P. LEVET, Paris, 1998, 300 p.

25 G. ALFÖLDY et H. HALFMANN, "Iunius Maximus und die Victoria Parthica.", *ZPE* 35, 1979, p. 195-212.

26 LUCIEN, *Comment on doit écrire l'histoire ?* 15.

27 AMMIEN MARCELLIN, *Histoire*, XXIII, VI, 24 ; S.H.A., *Vita Veri*, VIII, 1-2.

28 Cf. J. SCHWARTZ, "Avidius Cassius et les sources de l'Histoire Auguste (à propos d'une légende rabinique)", *Historia Augusta Colloquium Bonn 1963*, Bonn, 1964, p. 135-164.